

REVUE SOCIALE

(NEUVIÈME LIVRAISON.)

Lyon, 10 Septembre 1845.

DE

LA SCIENCE SOCIALE

CONSIDÉRÉE

SOUS LE POINT DE VUE DE L'ÉTAT ACTUEL

DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Quærite et invenietis.

S'il existe dans le domaine de l'intelligence une pensée vaste, juste et profonde, dont les principes développés avec vérité peuvent s'appliquer à toute la série des connaissances humaines, certes, on peut le dire hautement, c'est la science sociale ! Pour tous ceux qui l'ont étudiée avec fruit, cette réflexion ne sera pas un paradoxe. Les personnes qui sont à même de suivre les articles si remarquables publiés dans la *Phalange*, par MM. Doherty, V. Meunier, Hennequin, Laverdant, etc., celles qui suivent la marche politique de la *Démocratie Pacifique* verront avec quelle puissance, sous la plume

de ses disciples, elle résout avec facilité tous les problèmes sociaux, sous quelle face qu'ils lui soient présentés ; ce serait donc bien à tort que l'on considérerait cette nouvelle branche comme inutile aux savants et aux gens du monde. Elle renferme, au contraire, une telle puissance de vérité qu'elle éclaire les questions les plus obscures, et démêle les points les plus abstraits des sciences prétendues positives. Que cela n'étonne pas. Si Dieu a été conséquent dans ses œuvres, s'il a déployé dans la création cette unité, qui caractérise sa suprême grandeur ; s'il a suivi certaines lois émanées de sa puissance même, dans l'ordre des productions de la nature, il est évident pour tous les esprits consciencieux que la science qui découvrira ses lois dans leurs rapports directs de l'ordre matériel à l'ordre intellectuel et passionnel, résoudra facilement tous les problèmes de ces trois ordres. Mais si vous changez le raisonnement, vous renversez toutes les idées sur Dieu, vous marchez droit à l'athéisme.

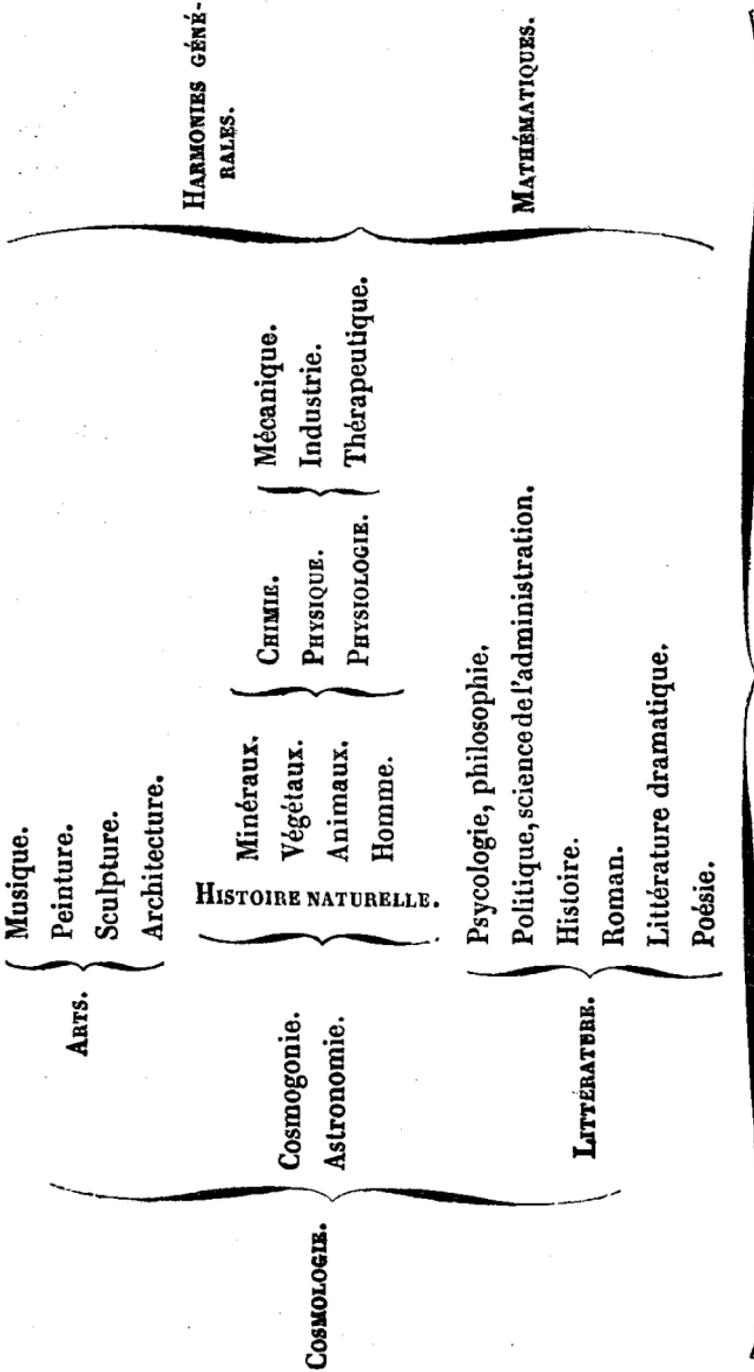
L'entêtement singulier qui entraîne toujours les hommes, et spécialement les savants, à suivre le sentier de leurs études routinières, par la raison seule (si cela peut s'appeler une raison) qu'ils ont appris de cette manière, cet entêtement leur fait rejeter avec force toutes pensées neuves à ce sujet. Eh quoi ! s'écrieront-ils avec orgueil, je m'appesantirais à connaître une nouvelle doctrine pour y puiser un germe de connaissances que j'ai déjà acquis par vingt ans de travaux patients et assidus. Laissons cela aux rêveurs, aux utopistes, renfermons-nous dans nos spécialités, amassons soigneusement des observations, des faits, fouillons, analysons sans trêve ni répit : à d'autres la synthèse. Telle est la disposition des esprits que déplore amèrement M. V. *Meunier*, dans l'article déjà cité. Nous le laisserons prouver avec sa verve éloquente les erreurs que font à la science de pareils raisonne-

ments, et le besoin d'une méthode qui seule peut les prévenir ; nous nous bornerons seulement à constater le fait.

Adressez-vous à présent à toutes les autres parties de l'instruction humaine, partout vous recevrez des réponses analogues, philosophes, littérateurs, poètes, artistes, tous rejettent bien loin vos idées d'ordre, d'organisation, de méthode, vos larges pensées d'avenir. Professant tous le fétichisme du passé, ils s'appuient sur le présent, songent peu à l'avenir et s'avancent en trébuchant, comme le voyageur qui, sur une route de gaietés, ne peut trouver de point d'appui, et glisse autant de fois qu'il cherche à faire un pas. Tel est le résultat de ce manque de rationalité.

Arrivés où nous sommes, n'existe-t-il pas un point où se tranchent toutes ces lignes rebattues pour se souder aux véritables voies de l'avenir ? nous le croyons. Nous disons même plus : c'est que le moment est éminemment favorable pour accomplir ce fait ; le char des sciences renouvelées s'enrailerait facilement sur la route future. Que faut-il donc pour cela ? désirer sincèrement le progrès et l'accepter sous sa véritable forme.

Les différentes fractions de développement de l'intelligence nous semble pouvoir se classer à peu près ainsi :



Au premier abord, cette division pourra paraître arbitraire; elle ne le semblera plus, si l'on examine les choses de plus près.

En prenant pour base ce qui est créé, le monde, ou le grand tout, on comprendra que toutes les fractions des connaissances humaines viennent se grouper d'une manière relative autour de ce point central soit comme études particulières, soit comme imitation, reproduction, inspiration de ce qui est, ou d'après ce qui est.

Or, le résultat des rapports de ces différentes fractions sera doublé par le fait même de ces rapports, puisqu'il représentera d'une part l'action d'analyse, ou de création, et de l'autre, le but de cette analyse, ou de cette création, c'est-à-dire l'utilité.

Que se proposent en effet toutes les conquêtes de l'intelligence, si ce n'est d'agrandir le domaine du bien-être ou de la jouissance de l'hominalité, ce que l'on rend si bien par ces termes :

Luxe interne, — santé.

externe, — satisfaction des sens et de l'imagination.

On le voit, ce vaste réseau commence donc par un seul point pour se diriger vers un but commun; n'est-ce pas là le principe d'unité ?

Une science n'est donc telle qu'à la condition d'avoir un point de départ fixe, et de s'engrener à son arrivée dans un autre groupe de connaissances relatives qui s'appellera science à son tour. Ceci est indubitable. Supposons en effet que l'on ait négligé toutes les autres études de naturalogie pour s'appliquer uniquement à la conchyologie; par exemple : dira-t-on donc que la science de l'histoire naturelle est constituée ? Non.

L'on connaîtrait simplement l'une de ses parties, elle n'aurait

véritablement ni base, ni faite; elle commencerait à un point mal défini, pour arriver à un autre aussi peu connu.

Je vais plus loin. Isolons chaque science elle-même par rapport à sa spécialité et ses divisions elles-mêmes, qu'advient-il? c'est qu'elles resteront également indécises. Expliquera-t-on les phénomènes de l'histoire naturelle sans le secours de la chimie et de la physique? et ces dernières ne resteraient-elles pas à l'état d'hypothèse, sans la précision que les mathématiques apportent dans leurs opérations? Puis encore, si chacune d'elles ne s'élève pas de la simple analyse au développement d'une large synthèse, aurait-on vraiment fait un pas? Que m'importera de connaître et d'apprécier les mystères de l'organisation de tous les êtres de la nature, si je n'arrive pas à la contemplation des harmonies générales qui ont présidé à toutes ces créations? Dans quel but me servira la paléontologie, si je l'étudie seule et sans comparaison avec ses sœurs, et même comment aurais-je pu l'étudier? Non. Il y a *unité* dans les sciences, et il y a *solidarité* entr'elles, puisqu'elles ne sont que des moyens différents qui, partant d'un point, concourent en sens différent, mais relatif, à l'accomplissement du même but.

Eh bien! où me conduira cette synthèse, si elle est basée sur des faits clairement établis? à la religion, c'est-à-dire à la connaissance, à l'adoration de Dieu par le culte. Que j'aie commencé mon analyse sur l'insecte, ou bien que j'aie cherché à reproduire les magnifiques tableaux de la nature sur le marbre, ou sur la toile; ou bien encore, que je me sois inspiré, comme littérateur, aux sources de la poésie, ou de l'histoire, j'arriverai forcément à me reporter de la créature au créateur; j'inclinerai mon front devant ces merveilles, j'adorerai le Seigneur dans ses œuvres. la science aura fait pour moi ce que la foi fait pour l'ignorant; elle m'aura rendu religieux.

Je ne suis pas le premier à le dire, la science sincère n'est pas athée; un faux savoir, un orgueil insensé conduisent l'homme au doute, à la négation de la divinité, — ou l'esprit se révolte de ses chaînes et blasphème, — ou bien il se croit l'égal du Tout-Puissant, et il amoncelle des erreurs.

Telle fut la marche de la philosophie; cette étude prétendue de la sagesse a conduit l'homme dans un abîme, où il a erré assez longtemps sans boussole, égaré par celle qui devait lui servir de guide. Il est temps qu'elle cède son trône à qui de droit. Il faut donc que toute véritable synthèse s'appuie sur les faits de la nature, comme un miroir fidèle représente à la fois le tout, où seulement les parties du tout. Un raisonnement, pour être juste, doit se coordonner avec un autre ordre de raisonnement, et celui-ci doit avoir son double dans une partie des choses existantes, autrement Dieu ne nous aurait donné aucun *critérium*, aucune pierre de touche pour en vérifier la justesse. Quand je cite un fait existant, mes sens en apprécient la véricité; si je tire des inductions plus élevées, comme elles échappent à mes sens, il faut que je les trouve quelque part, en comparaison dans la nature, pour comprendre leur portée. C'est l'œuvre de ma raison, à l'exception de quelques mots dont le sens représentant l'infini ne me laissent entrevoir qu'une partie de leurs significations, il est exact que nous ne jugeons pas autrement; encore, dans cette dernière hypothèse, n'ai-je pas besoin de connaître que ce qui m'est véritablement facile à apprécier du mot infini.

En admettant donc ce principe, nous arrivons naturellement à cette autre base de connaissance qui permet seule de vérifier l'exactitude de faits avancés par la synthèse, et que nous nommerons l'*analogie*.

Si nous ne nous sommes pas fait illusion, il nous semble que nous n'avons point torturé notre examen pour en extraire

un paradoxe, ces déductions sont venues sous notre plume fatalement amenées l'une par l'autre, et d'une façon rationnelle. Le croira-t-on, cependant? cette branche importante, ce creuset d'épreuves, où doit passer tout le faisceau des choses acquises pour être érigé en principes, sont inconnus encore. L'on a jugé souvent par comparaison, presque jamais par analogie, si l'on a obtenu des résultats étonnants par le premier mode, qu'obtiendra-t-on donc par le second? Eh bien! c'est la science sociale qui, seule, la première, a posé les termes du problème.

Que remarquons-nous donc dans la nature? c'est une échelle graduée de toutes choses, disposée par spécialité, division de spécialité, et unité, se reliant au moyen de phénomènes de transition à un autre ordre, qui lui-même se rattache à un grand tout; de façon que l'échelle composée d'unités, ou de groupes d'unités, est semblable pour l'ordre à l'échelle plus considérable à laquelle cette première est jointe; c'est ce que l'on nomme *loi de série*, ou *sériaire*, dont chaque fraction, représentant un certain nombre, s'appelle *groupe*. Cet ordre est tellement exact et inexorable, qu'en renverser la plus petite partie serait détruire l'harmonie du tout: ainsi la journée ne serait pas plus composée de douze que de quatorze heures, si l'heure n'était pas elle-même composée de soixante minutes, la minute de soixante secondes, etc. Cette loi a été entrevue par plusieurs savants, aucune classification, aucune nomenclature ne serait possible, si l'on n'en appliquait les principes; mais ceux-ci ont agi comme M. Jourdain, qui avait fait toute sa vie de la prose, sans le savoir. Ils se sont servis de la série sans en connaître la définition.

Aujourd'hui que, grace aux travaux de FOURIER, la série est rigoureusement déterminée dans son mode d'emploi et de puissance, aussi rigoureusement qu'un axiome de mathé-

matiques, l'on conçoit sans peine qu'en appliquant cette découverte aux travaux analytiques précédemment produits, l'on obtiendra des résultats bien autrement importants que ceux déjà créés.

Une des plus grandes objections et des plus terribles diatribes lancées contre la science, est cette opinion : « La nature semble prendre à plaisir à jeter des voiles sur ses œuvres ; l'homme est impuissant, crie-t-on, Dieu a caché toutes ces choses ; à chaque instant le génie rencontre ses colonnes d'Hercule. » Eh ! Messieurs, ne calomniez point la Providence, si vous ne prenez pas la bonne route, n'est-il pas naturel que vous vous égariez ? Dieu a placé devant vous le livre immense de sa création, et vous ne voulez pas l'étudier ; vous voulez lire sans savoir épeler vos lettres ; vous tombez bientôt, comme *Icare*, des hauteurs où votre orgueil vous a emporté, et vous menacez le ciel de votre poing fermé avec des sophismes creux et des mensonges. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même. Veut-on une preuve de ce que nous avançons, preuve qui nous fera passer du terrain des sciences naturelles sur celui de la philosophie. Prenons un exemple dans l'une des créations d'un illustre romancier.

Claude Frollo (dans *Notre-Dame de Paris*) a, tour-à-tour, approfondi toutes les sciences, pour trouver la solution du problème qu'il cherche avec tant d'ardeur ; irrité des obstacles, sentant l'air devenir trop léger pour le soutenir dans son vol, il s'arrête, et heurtant le front aux murs de sa prison, il s'écrie : Fatalité !

Mais que signifie ce mot ? il est vide de sens ; est-ce par fatalité que l'astronome tombe dans le puits ? non, c'est parce qu'il ne regardait pas à ses pieds. En traversant une montagne inconnue, sans renseignements et sans guide, vous vous égarerez et déchirez vos sandales à toutes les pointes de rochers ;

— est-ce par fatalité ? Mais, si vous appelez ainsi cette loi providentielle qui détermine la sphère d'activité de l'hominalité entière dans chacun de ses individus, alors ce n'est plus fatalité : c'est justice, qu'il faut dire. Plaindriez-vous beaucoup celui à qui l'on attacherait les mains pour l'empêcher de briser tous les monuments utiles ? Non ; car cette violence serait nécessaire. Il en est ainsi de nous, en nous concédant la volonté d'agir dans le sens de nos attractions, Dieu a dû placer des sentinelles inflexibles pour arrêter tous ceux qui, abandonnant le vrai chemin, nuiraient à la masse par leurs instincts pervers. Il faut que l'homme arrive à la satisfaction complète de tous ses besoins, et même de ceux auxquels nous pousse une secrète aspiration, et que notre état de miopisme fait regarder comme irréalisables ; mais il faut qu'il y arrive par un ordre fixe et gradué, sans cela il briserait lui-même tous les rouages, et, semblable à l'avare, il mettrait le feu à la ville pour faire cuire son œuf. L'aiguille ne peut marquer une heure qu'après s'être arrêtée à toutes les minutes. Nous ne pouvons comprendre la jouissance intégrale de nos instincts qu'à la condition de connaître ces instincts, et de les déterminer dans leur somme relative de l'individu isolé à l'être collectif ; vous vous trompez donc, Claude Frollo : il n'y a pas de fatalité, il y a entêtement et orgueil, voilà tout !

L'étude de toutes les sciences nous conduit donc à observer dans la nature trois qualités générales, qui sont en propre les attributs de Dieu.

- 1° Justice distributive et égale pour tous ;
- 2° Economie de ressorts et de moteurs ;
- 3° Universalité de sa providence, unité de système.

L'ensemble de ces rapports forme les grandes harmonies des globes, distribuées elles-mêmes par la série qui, à son tour, est soumise à la mathématique ou loi de justice. Alors, pour

suivre un ordre de progression rationnel, il faut que l'esprit humain marche dans l'étude de la nature d'après les principes de la nature elle-même, en prenant pour boussole un point de comparaison fixe, une méthode vraie qui s'appuie sur les principes mêmes.

Nous disons donc :

L'analyse seule n'est pas une méthode, c'est une manière de considérer les choses.

La synthèse n'est juste qu'à la condition d'être facilement appréciable au moyen de l'analogie, qui, elle-même, ne peut que guider les deux compagnes sans remplacer en aucune manière les deux autres termes de la question. Donc, l'analyse, la synthèse et l'analogie réunies constituent véritablement une méthode.

Ainsi, pour résumer notre pensée d'une façon plus saisissante, nous tracerons deux tableaux ; l'un, de l'état actuel des travaux scientifiques :

Absence de but clairement défini.	{	Isolement. Incertitude générale. Défaut de méthode.	}	Antagonisme.
--------------------------------------	---	---	---	--------------

ERREURS, MATÉRIALISME.

L'autre, des avantages qu'offrira la science sociale, en leur restituant :

Sentiments d'unité.	{	Solidarité. Série. Analogie.	}	Association.
---------------------	---	------------------------------------	---	--------------

JUSTICE, RELIGION.

Nous avons justifié les termes de notre programme, nous avons prouvé que le résultat des efforts de l'intelligence convenablement classés amenait infailliblement à l'unité ; que cette

unité faisait ressortir leur solidarité mutuelle et leur besoin d'association pour concourir dignement au même but.

Que ces différents rapports élevaient enfin l'esprit aux conceptions des grandes harmonies de la nature, et par conséquent à la religion, manifestation intime de ces deux sentiments. Qu'enfin, grâce à la série et à la boussole offerte par la méthode que complète l'analogie, la science arrivait directement à rentrer dans la voie de la vérité et du progrès. Nous avons montré d'une part, les savants errants à l'aventure, et conduits par une pente insensible aux illusions, aux erreurs, au matérialisme. Nous les montrons maintenant ramenés par la découverte du maître à l'association, à l'unité, à la vérité, enfin au sentiment profond de la justice et à la religion. Nous laissons choisir entre les deux côtés du tableau.

Portons à présent nos regards sur les deux branches, arts et littérature, non examinées ; quoiqu'elles présentent des ressemblances frappantes avec celles que nous venons d'observer, leur marche n'en sera pas moins intéressante à considérer.

Que l'on ne s'y trompe pas, nous ne voulons pas ici nous occuper de la haute mission confiée aux arts et à la littérature, de plus dignes que nous s'occuperont de ces questions ; nous voulons indiquer seulement encore, par la suite de nos raisonnements, l'état de subversion et de discord dans lequel ils se trouvent, et chercher le point de contact qui doit les organiser dans un noble but et les amener sur le terrain des grandes choses.

Examinons la sphère supérieure, les arts ; voici d'abord l'architecture, cette pensée des âges écrite sur la pierre. Dans tous les temps, à toutes les époques, suivant pas à pas la marche et le progrès de l'esprit humain, empruntant à tous les caractères, à tous les peuples, elle a tracé sur les ruines le ta-

bleau du présent, comme un large enseignement pour les siècles futurs. Le culte de la forme, le panthéisme payen, la vieille civilisation d'Orient entrée sur l'Occident, le christianisme mystique des premiers âges, la société féodale, la royauté s'élevant sur les ruines de l'aristocratie, la bourgeoisie, les renversant toutes les deux pour occuper peu à peu leur place ; telles sont les grandes pages du livre qu'elle offre à nos regards, et qui ont pour titres : Parthénon, Alhambra, Notre-Dame, Chambord, Versailles, etc. ; aujourd'hui, la dernière période s'élabore, les maisons du riche le disputent au palais du souverain ; les styles se heurtent, se croisent dans une confusion déplorable, le confortable, le luxe s'étendent du petit nombre à la masse ; et tandis que les uns pleurent au seuil de ces villas financières, en regrettant amèrement le passé ; les autres se réjouissent en voyant dans le présent l'expression du progrès. Ils se trompent tous les deux. Le passé est un arbre mort dont les vastes racines n'ont plus de sève pour faire reverdir ses branches sur la génération actuelle ; le présent n'est encore qu'un germe, aussi loin de l'avenir que le passé l'était du présent.

D'où vient donc cette pitoyable diffusion de toutes choses qui entraîne incessamment, et dans tous les sens, l'inspiration qui devrait être féconde et unitaire ? De l'absence des causes qui elles-mêmes ont produit les chefs-d'œuvre que nous admirons encore. Au temps où furent créés ces magnifiques monuments chrétiens, symbole de prière et de croyance, d'immenses associations, guidées par une foi sincère, réunissaient leurs efforts dans un but commun. La foi donnait l'unité, l'association produisait la solidarité, tous les deux apportaient l'économie des ressorts. On travaillait, on entassait, on fouillait la pierre et le métal pour la plus grande gloire de cette religion, flambeau ardent qui embrasait tous les cœurs, et l'on produisait comme

art des chefs-d'œuvre. Mais l'expression de la justice disparaissait devant l'inspiration exclusive du génie. Les hommes d'imagination et de labeurs périssaient obscurs et ignorés ; le monument seul restait debout. Sait-on le nom de tous ces artistes qui ont changé le granit en dentelle, dans leurs travaux surhumains ? Sait-on combien de générations se sont éteintes dans ces infertiles efforts ? Non, les siècles n'ont vu que l'art, ils ont oublié l'artiste. Ceux-ci, découragés, ont brisé par la propre loi de leur développement ce lien qui les unissait. L'individualisme a surgi au sein de la corporation, dès lors plus d'unité, plus d'ensemble, plus d'organisation, plus que troubles et discords, plus qu'incertitudes et doutes, plus d'abnégation et de dévouement. La misère, conséquence de l'absence de justice distributive, a fait tourner les yeux vers les moyens d'arriver à la fortune.

L'égoïsme s'est incliné devant le veau d'or, le génie a courbé son front devant toute la puissance du jour. Prisonnier dans les langes de la spéculation, il a perdu la puissance de son essor ; — il avait fait des palais pour son dieu, le roi des rois, pour les seigneurs, ses maîtres sur la terre, pour son roi, le maître de ses seigneurs, il travaille aujourd'hui pour les riches, ses véritables maîtres.

Poussé par la misère toujours prête à saisir sa proie, il demande à Plutus d'échanger la monnaie de son imagination contre cette aisance et ce bien-être qu'il rêve.

Ne reprochez donc plus aux artistes d'être stériles, tenez compte de leurs soucis, de leur préoccupation, de leur état d'antagonisme et d'isolement. Voyez qui les paie, et comment on les paie ; s'ils ne font pas mieux, est-ce leur faute ? ils n'en ont, ma foi, pas le temps.

Nous voyons donc sous le rapport matériel des sources de l'inspiration, quels bienfaits la science sociale peut apporter

aux arts, en les dotant d'une organisation puissante. Mais nous avons encore à examiner si elle ne produirait pas des résultats aussi heureux du côté de l'esthétique ou sous les rapports vraiment scientifiques de l'œuvre.

Devant la nouveauté des aperçus que nous allons présenter à nos lecteurs, devant l'immense tâche qu'il nous reste à remplir pour la littérature et ses divisions, notre imagination s'arrête effrayée. Tous ces faits, ces raisonnements se présentent clairs et logiques à notre esprit ; mais nous comprenons que le cadre restreint d'un article ne peut nous permettre d'entretenir plus longtemps nos lecteurs sur des études qui nécessitent de leur part une attention sérieuse. De crainte de les fatiguer, nous renvoyons ces développements à bientôt, avec cette espérance que de nouveaux travaux nous donneront encore plus de force persuasive.

E. F.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série d'articles sur le règne animal, classé d'après la méthode admise dans la galerie du palais St-Pierre. Plus tard, nous nous proposons d'en faire autant pour la botanique, et nous terminerons par un examen rapide de l'histoire de la terre. En suivant la pensée éminemment philosophique de M. Jourdan, nous voyons l'illustre savant rallier à lui tous les systèmes de classification connus ; en admettant ces grandes lois de la nature qui nous semblent propres à satisfaire le besoin que nous ressentons de tout systématiser, l'univers, selon lui, parait obéir à une loi générale, la gravitation. Chacun des trois règnes de la nature qui se montrent à la surface de notre planète,

est soumis à une loi spéciale qui le constitue et préside à tous ses phénomènes. Le règne minéral est régi par la loi de la composition et des affinités chimiques ; le règne végétal par la loi de formativité qui constitue la forme individuelle, et la fait propager par la génération. Enfin, le règne animal par la loi d'animation, suivant laquelle tous les êtres appartenant à ce règne ont la merveilleuse faculté de sentir et de se mouvoir en raison des sensations qu'ils éprouvent. Dans l'ordre successif de ces lois, chaque règne obéit non seulement à la loi qui lui est propre, mais encore à celles de ses prédécesseurs. Ainsi, la loi de composition et des affinités suffit au règne minéral ; le règne végétal a besoin pour son existence de la loi spéciale de formativité et de la loi de composition. Enfin, le règne animal est soumis tout à la fois et à la loi de composition, et à la loi de formativité, et à la loi qui lui est propre, l'animation. Cependant, malgré cette combinaison, la loi spéciale est toujours dominatrice, et les lois qui lui sont associées, lui obéissent au point même de perdre leurs attributs essentiels. Ainsi, dans le règne végétal, la loi de formativité tient tellement sous sa dépendance la loi de composition, qu'elle change la nature de ses affinités, et lui donne tout le caractère d'une loi de composition spéciale et nouvelle ; dans le règne animal il en est de même, la loi d'animation enchaîne à son action et celle de composition, et celle de formativité, de telle sorte que ces dernières ne possèdent plus de puissance par elles-mêmes. Et cette domination de loi spéciale sur les autres est d'autant plus forte que les caractères distinctifs de chaque règne sont arrivés à un plus haut degré de développement. Ce sont ces phénomènes, résultant de la domination de la loi spéciale sur ses sœurs, qui font la base de toute classification.

Ainsi, la composition servira de base à la classification des minéraux. Le forme et la génération, chargées de la trans-

mission, serviront à grouper les végétaux, et c'est sur l'animation que viendront s'appuyer les classifications zoologiques.

Voilà donc les trois grands règnes de la nature, enchaînés par les lois que nous venons de démontrer. Prenons-en un isolément, celui, par exemple, auquel nous appartenons, et voyons par quelle série d'organisation nous serons forcés de passer pour arriver jusqu'à nous.

On divise en deux fractions le règne animal : la première contient les êtres munis de squelette ou charpente osseuse, propre à attacher les muscles, agents essentiels des mouvements. On les nomme vertébrés, du nom de l'axe du squelette; la seconde, ceux dépourvus du squelette ou invertébrés. C'est par les premiers, ou vertébrés, que nous commencerons notre étude.

La classe la bien moins organisée de la grande classification des vertébrés, est celle des poissons. A ce mot, que de réflexions viennent nous assiéger. Ce sont eux qui, les premiers, parmi les êtres organisés ont apparu sur la terre; car on trouve des poissons fossiles dans les premières couches des terrains de transition. Que de sujets d'admiration et d'étude pour nous, si, en prenant l'ensemble de ces êtres si variés dans leur forme, nous réfléchissons au milieu dans lequel ils vivent et ne peuvent que vivre exclusivement. Aussi, leur corps a-t-il au plus haut degré et dans la majorité des espèces de ce branchement, la disposition fusiforme vers laquelle tendent de plus en plus les espèces aquatiques. Leur mode de respiration, qui ne peut se faire que dans l'eau, nous force à arrêter notre attention sur l'organisation de leurs branchies, qui sont leurs poumons ou appareil respiratoire. Leur mode de locomotion, si admirablement secondé par des appendices cutanés soutenus par des os particuliers, a bien aussi de quoi nous étonner. Et cependant nous entrons indifféremment dans un

cabinet de zoologie, nous jetons à peine un regard sur cette belle branche de la création. Parce que nous ne la connaissons pas, nous ne désirons pas la connaître. Eh bien ! nous voulons forcer nos lecteurs à les étudier avec nous, persuadé qu'ils puiseront dans ces connaissances une nouvelle source de plaisir.

Nous les étudierons comme ils sont classés dans la galerie du palais St-Pierre ; nous supposant placés devant le placard qui les contient. Nous les voyons divisés en treize groupes ou familles *ad libitum*, dont les noms, inscrits sur un tableau de repère, sont : les *Cyclostomes*, *Apodes*, *Subrachiens*, *Abdominaux*, *Microlépides*, *Lépides*, *Aspidocéphales* ! *Brachiosptères*, *Discoboles*, *Plectognates*, *Lophobranches*, *Cinétobranches*, *Desmobranches*.

Ne nous laissons point effrayer par l'étrangeté de ces noms, dès que nous en connaissons la valeur ils deviendront moins durs à notre oreille. Les premiers sont les *Cyclostomes* ; ce nom, traduit littéralement, veut dire : bouche en cercle. Ce groupe, une fois connu, nous offrira beaucoup d'attrait, tant sous le rapport de son organisation que sous le rapport de son histoire naturelle. C'est lui qui commence la série des vertébrés. En effet, nous voyons poindre pour ainsi dire cette charpente osseuse, qui caractérise cet embranchement du règne animal. La masse encéphalique commence à se localiser, la colonne vertébrale n'est encore qu'à l'état rudimentaire ; ce ne sont pas encore des vertèbres, c'est un conduit qui n'a pas même la nature du cartilage ; il est rempli par un cordon tendineux, plein d'une substance mucilagineuse, c'est là le commencement de la moelle épinière. Mais nous reviendrons sur ces singuliers poissons, lorsque nous en ferons l'histoire.

Le groupe qui suit, est celui des *Apodes*, ou anguilliforme, poissons qui ont tous une forme allongée, une peau épaisse et

molle, et qui laissent peu paraître leur écaille ; c'est dans cet ordre que nous trouvons les murènes, les anguilles et ces poissons d'Amérique, dont les décharges électriques peuvent tuer non seulement des hommes, mais même des chevaux. Les *Subrachiens* forment ce groupe dans lequel nous trouvons le rémora, sur le compte duquel les anciens ont débité tant de fables, les lottes, les morues, les merluches. La série qui suit est celle des *Abdominaux*, qui habitent en grande partie les fleuves, quelques genres voisins des harengs vivent dans les mers, surtout dans celles du nord ; c'est comme faisant partie de cette série que nous suivrons l'émigration innombrable des harengs, anchois, sardines, aloses, et la plus grande quantité de nos poissons de rivière, tels que carpe, brochet, etc. Vient ensuite les *Microlépides*, poissons à écailles très petites, par opposition aux autres séries qui nous représentent leurs individus comme affectant la même forme ; celle-ci nous les présente au contraire sous des formes variées : Les uns ont des becs en flûte, tels sont les *Aulosthômes*, les *Fistulaires* ; les autres ressemblant à des bandes, par exemple, le ruban ; ici c'est un prolongement sur le front : le *Nason*, là c'est la mâchoire supérieure qui se prolonge en épée, de là le nom d'*Espadon* ; enfin, nous trouvons dans les *Microlépides*, le thon et le maquereau, espèce de thon plus petite. Après, viennent prendre place les *Lepides*, poissons à écailles très prononcées : particularité qui leur a valu cette dénomination. On peut remarquer que ce caractère va sans cesse croissant, à partir des premiers degrés jusqu'au milieu de l'échelle de la série, point où la décroissance de ce caractère commence à s'effectuer en raison inverse de sa progression. Ce groupe renferme un grand nombre de sujets presque tous marins, excepté la perche et quelques autres, voisins de ce dernier, qui habitent les grands fleuves de l'Amérique. Cette série compte aussi dans son sein

ces poissons à becs de perroquet, comme on les appelle encore dans certaines contrées ; puis, les dorades avec leur riche couleur d'or sur un fond de pourpre et d'émeraude, habitant tous les mers les plus chaudes du globe. Les *Aspidocéphales* viennent à leur tour prendre place. Tout écussonnés sur la tête, ceux-là vont nous étonner par leur bizarre conformation. Les uns ont les nageoires dorsales hérissées de longues défenses, parmi eux l'*Agriope* ; les autres ont la peau recouverte de protubérances tellement prononcées qu'elles ressemblent à des petites montagnes, de là le nom d'*Oreosome* qu'on leur a donné. Ceux-ci ont des nageoires qui simulent parfaitement les ailes du papillon. Ceux-là, les *Dactyloptères*, les ont développées à ce point, qu'avec leur aide ils peuvent sans peine s'élever hors de l'eau et éviter, par là, toutes les hostilités auxquelles, comme plus faibles, ils sont en butte de la part des plus forts ; puis, les *Malarmats* qui, avec leur bouche en forme de fourche, effrayent quelquefois le pêcheur, et dont le cri, si cela peut s'appeler ainsi, ressemble beaucoup au grognement du porc ; enfin, le *Chabot* ou sorcier, petit poisson de nos rivières qui, lui aussi, est regardé par celui qui le prend comme un mauvais présage. L'ordre nous amène ensuite les *Brachiosptères*, poissons qui, aux nageoires tronquées, avortées, sortent de la forme ordinaire ; quelques-uns d'entr'eux ressemblent à des chauves-souris, aussi leur a-t-on souvent donné ce nom ; c'est dans ce groupe que se trouve ce poisson vorace dont les mœurs ont été étudiées par tous nos naturalistes : nous voulons parler de la *Baudroie*. D'autres, les *Discoboles*, portent sous le ventre des ventouses, disposition essentielle à leur existence. Ces poissons, qu'une grande quantité de nourriture peut seule rassasier, et à la recherche de laquelle leurs moyens de natation peu développés leurs refusent de se livrer avec activité, se fixent sur un rocher, et, là, attendent

que la fortune leur présente la proie qu'ils ne sauraient poursuivre. Puis, les *Plectognathes* avec leur mâchoire soudée, ainsi que leur nom nous l'indique ; eux aussi ont une organisation particulière. Ils ont la merveilleuse facilité de se mettre en forme sphérique, et, comme le hérisson, de présenter les défenses dont ils sont armés. Le petit groupe des *Cinétabranches*, l'avant-dernier de notre série, nous intéressera, en ce qu'il nous fournira l'occasion d'étudier un poisson dont la pêche devient pour un peuple la source unique de son existence : l'*Esturgeon*.

Enfin, le dernier groupe du tableau viendra achever l'admiration qu'ont excitée les précédents. Les *Desmobranches* sont remarquables par les soins qu'ils apportent à leur progéniture. C'est dans ce groupe que nous trouverons les *raies*, les *requins*, et c'est leur histoire naturelle que nous nous proposons de présenter sous une nouvelle face.

P....

PALÉONTOLOGIE.

(2^e article.)

Dans notre précédent article, nous avons indiqué en quelques mots le vaste sujet qu'a traité M. Jourdan. Aujourd'hui nous commencerons la série des articles que nous avons promis, et nous suivrons le savant professeur dans les points de la science qu'il nous a démontrés, en ajoutant, dans la mesure de nos forces, nos propres observations.

Mais avant d'exposer les diverses couches de terrain qui composent notre globe, et faire la description des différents êtres organisés qui s'y meuvent, nous devons, pour être logiques,

étudier la formation du globe, et présenter les hypothèses variées qui ont été avancées à ce sujet, sans cependant nous y arrêter trop longtemps. Celles du XVIII^e siècle, de plus en plus absurdes, conduisent droit à l'athéisme; on en comptait, dit un auteur contemporain, plus de quatre-vingt, toutes en opposition avec nos livres sacrés. Tous ces systèmes se sont dévorés les uns les autres, et personne aujourd'hui n'aurait, je crois, le courage d'évoquer ces tristes ombres.

En considérant l'enveloppe du globe, nous reconnaissons deux formations essentiellement distinctes, l'une nous présente des masses énormes de granit et de porphyre, qui sont le fondement des montagnes. L'autre s'étend en couches longitudinales, et forme la partie la plus superficielle. Le premier arrangement s'est fait sous l'empire du feu. Le second s'est opéré par l'action de l'eau, soit que sa puissance dissolvante ait entraîné des parties désagrégées appartenant à la première formation, soit que la matière qu'elle tenait en dissolution se soit précipitée pour former des couches solides.

Quant à l'origine de cette matière qui a servi à ces deux sortes d'arrangements, on ne peut expliquer ni son principe, ni les différentes modifications par lesquelles elle a dû passer, avant d'arriver à l'état où elle est à présent. Seulement nous admettrons avec le célèbre *Herschell*, que la matière a dû être créée, dans ses éléments, sous la forme la plus simple, la forme molléculaire, et n'offrir d'abord qu'un immense étherée, formant ce chaos, si poétiquement décrit par nos écrivains de l'antiquité.

Soumise ensuite aux lois de l'attraction, ces myriades de mollécules ont formé ces grands corps qui roulent dans l'espace, elles ne furent d'abord que nébuleuses, comme nous pouvons nous en convaincre, par l'image de la voie lactée, puis elles passèrent à l'état liquide, puis enfin à l'état solide.

Cette formation s'opère par deux forces ; l'attraction , qui tend à rassembler les mollécules , vers des centres communs , et le calorique , dont la force de répulsion tend à les en éloigner. On doit comprendre toute la force qu'il a fallu à ce dernier agent pour tenir en dissolution des masses aussi énormes que notre globe. Les couches supérieures , s'étant ensuite refroidies peu à peu , il s'est formé une légère enveloppe , au moyen d'une forte oxidation ; et quoiqu'elles fussent homogènes entr'elles , et superposées d'après leur degré de densité , néanmoins elles ont subi la réaction d'autres couches douées de propriétés chimiques , dont les résultantes furent ces gouffres , et en d'autres endroits ces protubérances , où montagnes , que nous voyons à la surface du globe.

Les siècles s'écoulent , et avec eux , l'énergique effervescence de tous les éléments hétérogènes , qui se mêlent en combattant , diminue par l'effet de cette combinaison. Avec le refroidissement toujours progressif , la croûte se solidifie , elle s'épaissit. L'atmosphère qui entoure le noyau condensé , d'abord d'une immense étendue , et élevée à une température excessive , perd peu à peu de sa chaleur , et arrive aussi , après plusieurs modifications , à ce point , où la vapeur d'eau peut se liquéfier ; alors surgit un vaste océan.

Une oxidation nouvelle suscite de nouveaux soulèvements , les rochers sont ébranlés , et leur débris vont rouler au fond des mers , où , libres de toute influence centrale , ils se convertissent en immenses lits de schistes argileux , de gneist , de miachistes , etc.

Ainsi s'explique le grand problème de la formation de notre globe , par l'action incessante de ces deux agents que nous connaissons , les deux plus puissants de la nature , l'eau et le feu.

On a jugé trop légèrement les admirables théories des an-

ciens, sur la nature des choses, et les éléments de la matière. Leur système des quatre éléments vaut infiniment mieux, que toutes ces prétendues arguties de quelques chimistes modernes qui n'ont toujours voulu rencontrer dans quelques corps que des corps simples (1).

Après ce premier âge de la terre, commence une nouvelle phase, l'atmosphère s'épure de plus en plus, la couche liquide qui enveloppe la surface terrestre, va se réfugier dans les gorges et les vallées, à mesure que de nouveaux soulèvements, en brisant la surface unie, viennent lui créer un lit pour rouler ses ondes jaillissantes.

L'uniformité superficielle et concentrique qui, jusque là, s'était montrée, tant dans les couches solides, où en ignition, que dans la partie liquide, cède bientôt à un désordre apparent. Les couches stratiformes se brisent en tous sens, des soulèvements d'autant plus énergiques, qu'ils sont plus généraux, refoulent la mer sur elle-même et la lave en s'échappant de ses abîmes, va se répandre à larges flots sur les couches stratifiées qui ceignent le globe. Mais, dit M. Jourdan, ce désordre n'est que fictif, il semble que toutes les forces de la nature se soient conjurées pour forcer la terre à présenter à l'homme toutes les beautés d'une forme variée à l'infini, et les richesses de ses entrailles les plus profondes.

Cependant, ce grand travail, qui est aussi simple que les lois qui le régissent sont régulières, a fourni matière aux hypothèses les plus contraires.

Le célèbre *Cuvier*, pour expliquer les terrains sédimentaires, admettait quatre ou cinq déluges, qui, à chaque fois, au-

(1) En analysant l'oxigène, M. Schoenbrun, et de la Rive ont découvert un nouveau corps qu'ils ont appelé *ozone*. Voilà donc l'oxigène rayé de la liste des corps simples.

raient submergé la terre, partout anéanti ses habitants, et fait place autant de fois à de nouvelles espèces. Cette hypothèse, toute gratuite et du reste abandonnée depuis longtemps, s'évanouit à la seule esquisse que nous venons de donner. Ce qui prouve encore que les choses ont bien pu se passer plus facilement, c'est que les forces de ces agents encore existantes aujourd'hui, et qui, à cette première époque géologique, ont dû produire des efforts beaucoup plus développés, en donneraient encore à présent presque d'aussi énergiques.

La cause même de ces effets a donné lieu à de célèbres discussions. MM. de *Saussaies*, de *Humbold*, *Laplace* et *Arago* donnent pour principale cause des soulèvements la chaleur centrale, et basent leurs raisonnements sur ce fait : Augmentation de température, à mesure que l'on s'approche du centre de la terre, et les conséquences, telles que : eaux thermales, phénomènes volcaniques, fluidité originelle de notre planète, déduite de son aplatissement vers les pôles. Mais cette température ne se soutient pas à toutes ses distances, elle n'est point la même en tous lieux. Il existe des longitudes semblables ou, de 13 à 35 mètres de différence, il se trouve tout au plus une variation d'un degré. D'autre part, il est difficile de concilier cette fluidité centrale avec des courants de chaleur qui auraient dû empêcher toute consolidation. L'augmentation de densité, en allant vers le centre de la terre, est aussi une autre objection contre la fluidité centrale : car, selon les lois de la force centrifuge, il en devrait être autrement.

On conçoit donc qu'en présence de faits aussi contradictoires, les géologues n'ont pu produire que des théories bien discordantes entr'elles. Selon M. Elie de Beaumont, la température de la masse liquide interne diminue plus rapidement que celle de l'enveloppe solide ; de là, les affaissements qui auraient produit les aspérités de la surface. L'opinion qui explique les

soulèvements par une explosion lente de la matière centrale à une haute température, est beaucoup plus vraisemblable. Enfin, MM. Ampère et Davy attribuent ce bouleversement à l'action chimique des corps hétérogènes qui composent le globe. Selon ces derniers, l'intérieur du globe est un noyau solide que n'aurait point atteint le grand travail d'oxidation qui eut lieu lors de la première formation de la croûte céleste.

Ce noyau, où sont réunis en grande quantité les métaux inflammables, tels que le *potassium*, le *sodium*, etc., décompose l'eau pour s'emparer de son oxigène, produit une augmentation de volume, s'enflamme, et ce foyer, d'autant plus grand qu'il y a plus de matière en contact, fait naître ces soulèvements et détermine les phénomènes volcaniques; et cette oxidation, ajoute M. Ampère, est encore activée par le courant électrique qui résulte du contact de deux couches hétérogènes, dont l'une est oxidée et l'autre ne l'est pas.

« Mais au milieu de ces hypothèses plus ou moins fondées, »
 » et après les données les plus sûres de la science sur les dif- »
 » férentes phases de notre planète, nous pouvons établir les »
 » principes suivants. Nous trouvons d'abord les atomes, ou »
 » éléments primitifs, que la main du Créateur balance, pour »
 » ainsi dire, au sein de l'espace sans bornes, au moyen de »
 » diverses lois, forces ou agents, dont il modifie l'action et di- »
 » rige la puissance dans le but de fixer, de consolider, de coor- »
 » donner harmonieusement tous les éléments divers. A la »
 » suite des réactions, d'oscillations sans nombre, accomplies »
 » durant des périodes de temps incalculables entre les agents et »
 » les éléments, entre les forces et les masses, le globe, gra- »
 » duellement organisé, acquiert une stabilité relative; à l'action »
 » de force électro-magnétique combinant les éléments, suc- »
 » cède la puissance mécanique du feu et de l'eau opérant sur »
 » les masses. L'eau agit sur les matériaux consolidés pour les

» désagrèger, briser leur rigidité et envelopper ainsi toute la
» surface du globe d'une suite de couches formées de leurs
» débris et de consistance diverse, mais toujours parfaitement
» appropriées à quelqu'un des besoins de l'homme. L'expansion des feux internes seconde les eaux dans leur travail de
» disgrégation et de stratification, en soulevant, à toutes les
» époques, d'immenses masses intérieures qui impriment à
» l'action des eaux des directions nouvelles, ou des mouvements plus énergiques, d'où résultent de nouvelles accumulations de détritits et de strates nouveaux, jusqu'à ce qu'en
» fin la double action de ses puissantes causes instrumentales
» ait déterminé la formation de nos continents, et donné à
» leur surface ce relief remarquable produit par les vallées,
» les plaines et les montagnes, et qui est l'origine de tant de
» relations harmonieuses (1). »

Maintenant que nous connaissons la charpente primitive de notre globe, il nous reste à l'examiner d'une manière générale sous le rapport des êtres organisés, en nous attachant cependant à faire leur description particulière et celle de leur espèce, toutes les fois que nous examinerons les couches de terrain qui les contiennent.

D'après les considérations que nous venons de faire sur la formation de notre globe, il est évident qu'il y a eu une époque au-delà de laquelle aucun être organisé n'a dû exister. L'impossibilité de coexistence avec tous les agents destructeurs est un fait qui se prouve de lui-même ; comment les poissons, par exemple, auraient-ils pu vivre dans une mer encore bouillante d'où s'échappaient instantanément l'oxygène, et les autres principes nécessaires au développement de la vie ? La même observation existe pour les autres êtres organisés.

(1) Jehan, *Sciences géologiques*, Page 326.

Chaque époque géologique présente des conditions propres à l'existence de chaque espèce différente. Ce principe, dit M. Jourdan, est tellement évident que l'on peut, par la connaissance de ces conditions nécessaires à l'existence, préjuger les diverses espèces qui ont dû exister dans telle ou telle époque géologique, et construire, par analogie, jusqu'à la forme des individus. L'expérience est venue sans cesse nous montrer cette marche de la création.

Laissons à la philosophie du XVIII^e siècle sa transmutation des espèces, il n'appartenait qu'à elle de se parer de pareilles absurdités. Nous aurons un sentiment plus noble de notre condition, en restant, malgré cela, dans une philosophie plus sage, nous leur laisserons toute l'horreur et l'application de cette citation ridicule quand ils disaient « que la race humaine » descendait ou d'un marsoin se fendant la queue, ou d'un » orang-outang dont le nez s'est allongé par un rhume de cer- » veau, lequel singe ou poisson était originairement descendu » d'un polype, ou d'un infusoire. (Lamarck et Lamétrie.)

» Jamais nous ne voyons, dit un savant, aucun ovipare » devenir mammifère, ni la colombe pondre un œuf où soit » renfermé l'organisation d'un milan. Où sont donc les ateliers » de cette nature qui ajoute sans cesse à ses premiers ouvrages, » comme Watt perfectionne ses machines? où les auteurs de » ces belles découvertes ont-ils surpris la nature sur le fait? » Il eût été digne de leur sagacité de se procurer un animal » produit par une espèce moins parfaite que la sienne. »

Il est démontré, ajoute Burkland que « les espèces actuelle- » ment existantes, ont eu commencement, et que ce commen- » cement date d'une époque comparativement récente dans » l'histoire de notre globe, que les mêmes espèces avaient été » précédées d'autres systèmes organiques, animaux et végé- » taux, et que, pour ceux-ci comme pour les premiers, il fut

» un temps où ils n'existaient pas encore, et que, par conséquent, la doctrine d'une succession éternelle et indéfinie est » tout à la fois dans le passé et dans l'avenir, est également » insoutenable.

Il est de croyance commune que les espèces les plus imparfaites sont celles qui se sont d'abord développées. Ainsi, dans les premiers dépôts stratifiés apparaissent des plantes marines, d'énormes acotylédones, des mollusques et des zoophites. Dans les formations secondaires, il y a perfection, dit-on. C'est une végétation gigantesque composée de conifères, cycodées, etc.; ce sont d'innombrables reptiles aux formes monstrueuses vivant dans les marécages ou sur les bords des mers, enfin dans les terrains tertiaires, s'agitent les êtres les plus parfaits, et les types de ceux qui couvrent notre globe. Là il y a erreur; ne nous arrêtons point à ce préjugé de notre imagination, si la nature a refusé à quelques espèces ces brillants dehors dont elle a paré quelques autres, néanmoins elles atteignent comme celles-là, avec autant d'aptitude, les fins pour lesquelles elles ont été créées, et sont éminemment propres à se développer dans le milieu où elles ont été placées.

Ici nous allons aller au devant d'une objection qui se présente naturellement : Pourquoi le créateur fait-il surgir à chaque époque les générations qui doivent remplacer celles qui s'éteignent? N'aurait-il pas pu créer tout d'un ensemble les êtres appelés à habiter le monde? Ces essais successifs ne témoignent-ils pas de son imperfection? Non, un pareil ordre de choses serait encore le chaos; tout, dans notre globe, n'est-il pas mouvement, transformation? D'ailleurs, dit M. Jourdan, rien ne nous prouve que l'action directe de Dieu soit nécessaire à la formation de chaque nouvelle espèce, il est plus noble pour lui et plus digne de sa puissance, d'avoir créé, par un seul acte de sa volonté, le germe de tous les êtres qui

ne se manifestent ensuite au-dehors que lorsque les conditions nécessaires à son existence sont remplies. « Les corps des animaux et des végétaux durent se former d'un seul jet, » dit Bremser.

Il nous resterait encore à examiner la création d'après les traditions antiques et les textes sacrés, mais nous craindrions d'abuser de l'attention qu'on nous a prêtée, nous renvoyons ce travail pour le jour où nous traiterons la période diluvienne.

(BUFFIN DE SAINT-VINCENT.)

BIBLIOGRAPHIE.

FLIEURS DES ALPES.

POÉSIES,

par **Francisque Ducros.**

Un des faits remarquables de notre époque, c'est l'indifférence irréfléchie dont tous les esprits, sérieux ou frivoles, sont saisis en matière de *poésie* : cette observation n'est pas nouvelle. Il y a déjà bien longtemps qu'un écrivain, devenu célèbre depuis, mais à un autre titre que celui de versificateur, se présenta par une froide matinée de novembre, muni d'un gros volume de vers, chez un éditeur parisien. Le pauvre diable — je parle du poète — était loin de l'opulence affichée dès lors par plusieurs de ses confrères de hauts lieux : ses yeux caves, ses joues creuses accusaient de rudes veilles,

tandis que ses habits , rapés jusqu'à la corde — et même un peu plus — menaçaient d'en finir bientôt avec de trop dévoués services... — Qu'est-ce que cela , clama l'honnête industriel , des stances , des élégies , parbleu ! mon cher Monsieur , je n'en donnerai pas un sol. — Monsieur , c'est un roman , un roman en vers. — Vous êtes fou , répliqua le libraire , avec conviction , fou à lier. J'aimerais autant un poème épique. Qui êtes-vous , où allez-vous , que vous ignoriez encore que la plus mauvaise prose du monde , — celle de M. d'Arlincourt ou de M. Ricard , — a plus de débit que les plus beaux vers dépourvus d'un nom consacré ! — Lisez mon manuscrit , murmura l'autre , sans se décourager , il contient de bons morceaux , j'en suis sûr , — puis vous m'en donnerez le prix qu'il vous plaira. J'exige peu ; mais il faut que je vive , il faut que ma mère vive , Monsieur !

L'éditeur eût pu lui répondre , comme jadis certain ministre à l'abbé Desfontaines : « Je n'en vois pas l'utilité , » pourtant il ne le fit pas. Il garda le manuscrit , le parcourut rapidement et le rendit le lendemain au jeune poète que cette seule nuit , passée probablement à la belle étoile , avait privé de son dernier sous-pied : c'est très bien , lui dit-il , mon attente est de beaucoup dépassée. Les vers sont admirablement coupés , les rimes riches , les pensées neuves ; c'est une belle ébauche de roman. Traduisez-moi ça en prose , mettez-y un peu d'action et je vous en donnerai trois cents francs.

Décidément l'entrevue était fatale au jeune homme : elle lui coûtait deux vieux amis , amis longtemps fidèles : son dernier sous pied et sa dernière illusion.

Après une heure de douloureux inexprimables , il rentra dans sa mansarde , où s'étant mis à l'œuvre avec l'ardeur fébrile que donne la misère , il écrivit *Sous les Tilleuls* , cette magnifique physiologie du cœur de vingt ans , ce roman unique qui ,

tout en plaçant son auteur au premier rang du romancier, fit pressentir l'original critique des Guêpes.

Le poète était tué. Sauf quelques épigraphes, enfants perdus de sa muse, où chacun l'a reconnu, M. Alphonse Karr n'a jamais fait paraître de vers, genre de production que, du reste, il appelle aujourd'hui : ses erreurs de jeunesse.

On nous pardonnera l'anecdote, si longue qu'elle soit, parce qu'elle peint on ne peut mieux, l'indifférence qui annule tant d'essais : c'est à peu près l'histoire de mille jeunes gens amenés là par une vocation factice ou réelle et qui, détrompés, se sont faits commis-voyageurs, critiques, clercs d'avoués — et peut-être pis ; — génération ardente, généreuse, faible, enthousiaste, dont Hégésipe Moreau, restera la plus noble expression. — Car, depuis la déception de Stéphen, le mal n'a fait qu'augmenter. Une minorité bien mince, imperceptible — les hommes forts — ont péniblement conquis une demi réputation ; mais on n'en vit guère

Escalader le ciel leurs traits à la main,

suivant l'heureuse expression de l'un d'entr'eux. — La prose des journaux à tout accaparé : à elle seule le monopole de la gloire et de l'argent. Les actionnaires de la *Presse*, du *Siècle*, du *Constitutionnel*, sont les Mécènes de nos Horaces... — Et Dieu sait si le Parnasse est désert ! Il est impossible de faire un pas sans coudoyer un poète ; chaque famille compte un Magu incompris, un Poncey extatique. J'écris des vers, vous en improvisez, je parie ; ma voisine rime comme mademoiselle Lecarpentier, de Dijon, et je me suis fait raser à Saint-Etienne, par un *Jasmin* dévasté. — Ce pauvre Parnasse ressemble à un raout où tout le monde parlerait à la fois, — bien ou mal : après cela, il n'est pas étonnant que les poètes passent inaperçus, — ou a bien assez à faire de s'admirer.

Cette situation est fatale. Que d'hommes richement organisés ont refoulé dans leur cœur des hémistiches sublimes, mais stériles, afin d'obtenir vite et sûrement la célébrité dont ils étaient altérés ! Que de muses ont usé leurs ailes au rail-way d'une publicité hative et absorbante. Faut-il conclure de là, que la prose banale, celle dont nous sommes inondés, soit au dessus de la poésie, de la véritable poésie ? non, assurément : on doit toujours revenir à l'avis de M. de Châteaubriand, un grand poète aussi, et le meilleur prosateur de notre siècle : « Vingt beaux vers, valent mieux que la plus belle prose. »

Tel qui eût été mauvais versificateur, a réussi ailleurs : d'accord ; mais notre prosaïque génération n'eût-elle perdu qu'un poète dans la débacle de tous les *poètes*, le mal est déjà immense. Celui-là que notre indifférence a repoussé, était peut-être l'homme inspiré, l'homme complet qui manque à la France et que nous envions à nos voisins, — en dépit de l'amour-propre national.

Cependant, comme il y a toujours de notre faute dans les malheurs qui nous arrivent, — à dit un pape, — le public n'a pas tous les torts : les *poètes* ont leur part. Au lieu d'observer cette foule qu'ils veulent émouvoir, au lieu de suivre les pas immenses qu'elle a faits en vingt ans, en dix ans, et de s'abandonner à l'impulsion, il se bouchent les oreilles, il s'en tiennent à la vieille formule ; à la manière de leur auteur favori. Ils chantent malgré la muse qui les inspirerait mieux, malgré l'époque qui veut qu'on accorde la lyre à son diapason, sous peine de chanter faux.

Cet aveuglement explique bien des chutes, et ferait presque douter de la valeur des vaincus : en effet, si Démoustier, ce pastiche mythologique, renaissait, il nous dirait ses madrigaux à Paphos, à Glicère, etc., et ses lecteurs riraient à faire voler la poudre de ses ailes de pigeon ; mais si Byron, — le

poète de génie, — revenait au milieu de nous, au milieu de nous, peuples plus mûrs que ceux auxquels il s'adressait; — n'en doutez pas, il saurait trouver des chants pour se faire comprendre.

Car, je le répète, un poète ne domine pas à ce point son époque qu'il lui impose despotiquement l'idée, l'expression qui le typent. Tous ces biens ne lui appartiennent pas en propre : il arrive au moment où les esprits s'émeuvent, au moment où la plupart rêvent sans oser, — aussi est-il compris au premier mot. La muse de Victor Hugo s'essayait dès 1750 avec Le Brun, dans le grenier de l'hôtel Conti; Chénier, Millevoie, sont les précurseurs de M. de Lamartine. — Le Messie a ses prophètes, — puis le présent l'inspire, et son individualité fait le reste. A vrai dire, c'est un vaste foyer où convergent de près, de loin, mais toujours, mille rayons vivifiants.

Il s'est rencontré des siècles paresseux qu'une idée, une gloire, ont rempli, — quelques-uns vont plus vite et le nôtre est de ceux-là; il ne lui suffit pas de trois poètes, — il en attend un autre.

Ici, se placent naturellement les réflexions que nous avons écrites autrefois sur la mission de la poésie au XIX^e siècle. Nous y renverrons nos lecteurs, non pas que nous les croyions complètes, tant s'en faut; mais seulement parce que l'espace nous manque pour les développer.

Sans être entré en plein dans cette voie qui nous semble la seule possible aujourd'hui, sans avoir attaqué franchement un travail sérieux, à la fois utile et original, M. Francisque Ducros a certainement deviné l'une et abordé l'autre. Citons d'abord la pièce intitulée *le Pardon*, beau plaidoyer contre l'absurde point d'honneur, admirable glorification de la charité, cette pure fille du christianisme. Le sentiment y déborde.

Le penseur s'arme tour-à-tour de toutes les ressources d'une logique saine, d'une éloquence élevée, pathétique, — et le vers docile du poète prie, pleure ou commande.

La seconde, *l'Espérance*, est meilleure encore, M. Francisque Ducros, cette fois, s'est heureusement inspiré de l'actualité. Il a vu des hommes courageux « les hommes de foi » travailler à la régénération, il a battu des mains, puis, comme il sait que

« L'injustice a sa joie et le crime ses fêtes, »

il s'est pris à trembler pour ses frères isolés, découragés peut-être, et sa sollicitude éclate en magnifiques vers. — Il a vu d'autres infortunes, faibles et souffrant, se replier en silence dans leur douleur, à ceux-là il prodigue les douces consolations, les paroles d'espérances, il les prend par la main et leur montre le ciel. Nous voudrions copier quelques passages de cette pièce remarquable, malheureusement pour vous et pour nous, elle est faite en période suivie, et chaque vers se liant intimément avec ses voisins, il est impossible de détacher.

Ailleurs, dans un genre moins sérieux, M. Francisque Ducros a rencontré de fraîches inspirations, même après Lamartine et Victor Hugo. Il chante religieusement la grande Chartreuse, son cloître austère, ses cîmes blanchies, ses forêts de sapins coupées par les torrents, poétique Thébaidé,

Où le cœur solitaire,
Las d'amour et d'espoir, va demander la paix.

La deuxième méditation est admirable de poésie et de mouvement :

Quel flocon doré se balance
Dans la vague azurée des cieux !
Quel vent pur en parfums s'élance
Pour saluer l'aurore en feux !

L'aube au loin déroule
 Son ciel de diamants :
 L'océan refouie
 Les flots écumants.
 La mer avec joie
 Court battre les airs
 La vague tournoie
 S'élève et déploie
 Ses flancs entr'ouverts.

Voilà bien la cantate avec plus de mouvement que n'en soupçonna jamais Jean-Baptiste Rousseau dans toutes les circés possibles. Plus loin, le poète s'élève plus encore :

Qui vous a lancés dans l'espace,
 Mondes, globes roulant sur des axes de feu !
 Soleil dont nul regard ne peut suivre la trace
 Et qu'absorbe un regard de Dieu !...

L'expression est magique et la pensée hardie. Que M. Francisque Ducros emploie toujours bien cette audace qui nous paraît inhérente à sa nature, qu'il marche bravement, sans regarder derrière lui, à la conquête si difficile, si ardue, de la sympathie des masses; et nous constaterons de beaux succès. Du reste, M. Ducros est un rude champion, l'indifférence ne l'effraie pas; pendant qu'il laissait tomber *Fleurs des Alpes* dans le monde littéraire, il faisait recevoir au Théâtre-Français deux tragédies, dont la dernière surtout, œuvre mûrement pensée, mûrement écrite, nous semble destinée à de véritables triomphes.

Il n'est peut-être pas inutile cependant qu'il se défie d'une certaine abondance vide, stérile, de ce vers tout fait, fruit malheureux d'une facilité prodigieuse. A côté de vers admirables quelquefois sublimes, nous en avons trouvés que la paresse seule avait acceptés. Si le *Rhône*, cette ode patriotique qui clot le volume est d'une poésie splendide et chatiée, *Philomèle* est par trop faible : deux vers seuls sont jolis :

Où l'on peut enchaîner mon aile
Je pleure et je ne chante pas.

et bien qu'ils reviennent en refrain, deux vers ne peuvent pas sauver une pièce absolument médiocre.

Il y a encore dans le recueil de M. Francisque Ducros, de charmantes édyllles : la *Prière du Matin*, sa sœur, sœur plus belle, la *Prière du Soir*, l'*Hymne de mai*, — blanches fleurs cueillies sur les chemins alpestres, au fond des gorges profondes ; bleus myosotis surpris dans le cristal des lacs, près des cascades irisées de nos chères montagnes. Notre revue resserrée, exigeante, ne nous permet pas de les analyser, et je ne le regrette guère ; — à quoi bon perdre nos douces impressions à rechercher mesquinement l'ivraie, à quoi bon ? au botaniste impitoyable qui étiole de fraîches coroles pour les compter, je préfère le naïf rêveur qui se contente du parfum.

POÉSIES.

HALTE.

BALLADE.

— Pedro, sous la mousse et le lierre
D'une tombe au bord du torrent,
Qui donc est endormi, mon frère ?
— C'est Perdita, la pauvre enfant !
— Perdita ! quel vent l'a flétrie ?
Dis-moi, si douce était sa vie,
Aimer, nous sourire et prier ?
— Soit, mais au bruit de la cascade,
Vidons cette outre, camarade,
Couchés à l'ombre d'un figuier.

Tu le sais, vierge épanouie,
A l'air libre de nos vallons,
Elle eût damné de jalousie
Ces doñas, qui, sur les balcons,
Se penchent, amoureuses filles,
Pour écouter les séguedilles
Du brun et fringant cavalier
Qui les suit à la promenade.
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier !

Demonio ! quel était belle !
Alors qu'avec l'aube nouvelle,
Rieuse et les cheveux flottants,
Elle cueillait les fleurs écloses
Au joyeux soleil du printemps,
Sur les buissons de lauriers-roses,
Ou qu'assise auprès du foyer
Elle nous chantait sa ballade !
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier.

Pour lui donner riches basquines,
Colliers bénits, dentelles fines,
Plus d'un hardi chasseur d'Isard,
Au mur fumeux de la chaumière
Prenant, tout fier d'un doux regard,
Son espingole héréditaire,
Seul eût osé du douanier
Braver la nocturne embuscade !
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier !

Tout ce bonheur de jeune fille
Sommeillait dans ce frais asile,
Dont l'humble toit est caressé
Par les genêts de la colline ;
Mais aux moissons de l'an passé,
Pour Grenade la Sarrasine ,
Quand partit ce bel écolier,
L'ainé des fils du vieil alcade....
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier !

Avec les baisers de sa mère,
L'insoucieux ! il emporta
Une fleur de notre bruyère...
Et le bonheur de Perdita !
On ne vit plus ses pas timides
S'égarer, charmants et rapides,
Dans nos rondes sous l'amandier ,
Autour du puits de la bourgade !
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier !

Adieu les fraîches matinées
Et les courses dans la forêt,
Ses jeux, ses tranquilles journées,
Ses doux travaux et son rouet,
Qu'elle quittait, la curieuse,
Pour voir, sur la route poussiéreuse,
Venir aux chants du muletier
Une sonore cavalcade !
— Passe-moi l'outre, camarade,
Buvons à l'ombre du figuier !

Adieu les folles causeries,
 Les marguerites des prairies,
 Qu'effeuillait la crainte ou l'espoir ;
 Le banc de gazon où, rêveuse,
 Elle écoutait des vents du soir
 La voix douce et mystérieuse
 Dans les bosquets de citronnier
 Frémir comme une sérénade !
 — Passe-moi l'outre, camarade,
 Buons à l'ombre du figuier !

Dans ses longs yeux brillait la fièvre,
 Et souvent errait sur sa lèvre
 Un nom que nul ne redira ;
 Bien des fois, mourante et brisée,
 Mon bras la guidait, povera !
 Dans le ravin, où sa pensée
 Flottait au loin sur le sentier....
 Le sentier qui mène à Grenade !
 — Passe-moi l'outre, camarade,
 Buons à l'ombre du figuier !

A l'heure où le soleil s'incline
 Sur les neiges de la Sierra,
 Pâle et croisant sur sa poitrine
 Ses blanches mains, elle expira.
 Au bord de ce gave qui tombe
 Des bleus glaciers, sous cette tombe,
 Elle dort.... mais, par saint Janvier !
 Notre outre est vide, camarade,
 Révons au bruit de la cascade,
 Couchés à l'ombre du figuier !

A MADAME ANNAH . .

J'ai le long de l'oseraie,
 Dans la baie,
Cueilli pour vous une fleur,
Une pâle marguerite,
 Mais bien vite
Elle est morte sur mon cœur.

Avec mon bâton d'érable,
 Sur le sable,
J'ai tracé ce mot : Aimons !
Mais le vent, le vent d'orage,
 Vers la plage,
Promena ses tourbillons.

Un ramier, de ma tourelle,
 Sous son aile,
Vous portait mes rêves d'or ,
Mon beau ramier !.. mais loin d'elle,
 L'infidèle !
Il prit un jour son essor.

Nous aimions !.. l'oubli, madame,
 Dans notre ame,
Sur cet amour doit passer....
C'est le ramier qui s'envole,
 La corolle
Que je flétris d'un baiser !

Qui n'a vu dans la clairière,
solitaire,
Les pleurs des nuits chatoyer
Aux rameaux du sycomore !...
Mais l'aurore
D'un rayon vient l'essuyer.

VILHELM GIRL.

REVUE CRITIQUE.

Avant de nous quitter, le soleil d'été nous a enfin donné signe de vie. C'est fort heureux ; car nous pouvions craindre que quelque Josué malencontreux ne l'eût fixé tout-à-fait, en essayant de renouveler les exploits bibliques. Aussi, bien que son apparition ait été de courte durée, — devons-nous lui pardonner, en lui appliquant le vieux proverbe : Il vaut mieux tard que jamais.

Cependant, Dieu sait s'il nous faut de l'indulgence ! quelle absurde saison il nous a faite ! qu'il nous a volé de vrais plaisirs ! à l'heure des goûters champêtres, des longues courses dans les forêts, il nous fallait passer, le nez violet, le menton dans la cravatte, devant nos plus délicieux paysages. D'ailleurs il n'y a point de beaux paysages sans soleil ; les plans ont besoin d'ombre pour avancer ; les grands ormes ne peuvent se passer de ses mille paillettes ; les fleurs veulent ses baisers pour renaître plus belles, plus parfumées, pour diaprer la goutte de rosée, perlée sur leur jeune calicé. — Eh bien ! ces pauvres fleurs succombaient sous le poids de pluies intempêtes, les feuilles se mouraient de froid dans leurs robes vertes, et le voici souriant à leur décrépitude. Voyez-vous un beau soleil sur des arbres dépouillés, sur des prairies sans parterres ? Quelle anomalie ! en vérité, notre soleil de 1845

sait bien mal son rôle, et je suis tenté de retirer mon pardon pour lui souhaiter une doublure.

L'année prochaine est certainement destinée à de merveilleuses choses. Les parties de natation, les promenades à la campagne se feront au mois de janvier; tandis qu'au mois de juillet, nous soufflerons dans nos doigts en nous rendant au bal. Après tout, cela jettera un peu de nouveauté sur nos almanachs et nos habitudes; nos pères chantaient le mois de mai, nous célébrerons les tièdes nuits de décembre, les primevères et les chaleurs torréfiantes de février.

Mais s'il se prépare une grande révolution solaire, la cigarette de M. Raspail nous menace bien autrement. Il suffit de connaître les propriétés réfrigérantes du camphre, pour imaginer la génération qui nous suivra. Un journal, dont la réputation d'esprit est européenne, plaisantait M. Orfila, le chimiste-dilettante, sur ses *bestialicides*; son confrère est plus redoutable, c'est à nous qu'il en veut.

Sa cigarette tue les passions; — elle tue l'amour, — si tant est qu'il y en ait encore; — partant plus de drames, plus de romans, plus de feuilletons-monstres. — Le *Constitutionnel* et les *Débats* mourront par la cigarette camphrée. — En lisant M. Frédéric Soulié, si dramatique, M. Alphonse Karr, M^{me} Sand, si poétiquement paradoxale; en lisant jusques aux chefs-d'œuvre classiques, nos enfants, — supposé que le camphre et M. Raspail nous en permettent, — se demanderont de quelle folie leurs ancêtres étaient atteints.

Ah! M. Raspail, que vous ont donc fait ces honnêtes passions? ce sont de bonnes filles, après tout, et si on compte quelques fredaines dans leur passé, ne sont-elles pas sages maintenant? Nos jeunes gens, désillusionnés à douze ans, glacés à quinze, nuls à vingt-deux, ne trouvent-ils pas pitié devant vous? comprenons-nous quelque chose aux drames échevelés

de 1830 ? et Antony ne nous paraît-il pas aussi vieux que Némorin ? — Elles expirent, vous le voyez bien à ces symptômes, et vous voulez leur donner le coup de grace. C'est cruel, Monsieur, il serait plus généreux de les laisser mourir de leur bonne mort.

Un dernier mot : Il serait curieux et instructif de composer la statistique des sauveurs de l'humanité souffrante, à toutes les époques. On en a vu, Priessnitz, par exemple, qui guérissaient leurs malades à l'aide de l'eau froide; d'autres, avec de l'eau chaude et des saignées, comme le docteur Sangrado. Cagliostro éternisait la jeunesse, grâce à une décomposition de l'or.... — A voir le nombre prodigieux de ces panacées universelles, on s'étonne de ne pas faire la partie de piquet avec son quatrizaïeul.

--- Que ces graves préoccupations de l'avenir ne nous fassent pas oublier le présent. En attendant les effrayants cataclysmes, notre ville a repris sa physionomie patriarcale, ordinaire au mois de septembre. — Les grandes révolutions et les grandes tempêtes couvent toujours dans le calme plat. — Avec les melons sont revenus les délirantes figures exploitées par Daumier, ces excellents pères de famille, qui partagent leur tendre sollicitude entre l'héritier présomptif, l'épouse et le fruit favori.

Un de mes amis, artiste et doué d'un sentiment délicat, remarquait avant-hier la quantité croissante de ces charges bouffies et ventruées. Désolé de retrouver au milieu d'elles et comme elles de bons amis, naguère lestes et fringants, il puisait dans son indignation d'ardentes diatribes contre les misérables bourgeois. Mon ami se trompait : Chacune de ces caricatures, jeunes ou vieilles, respirait un tuyau camphré au lieu du fin cigarre de la Havane; dès lors tout s'explique. Ne sait-on pas

que les ridicules bourgeois nous arrivent lorsque notre amabilité s'en va?

M. Raspail, où nous conduisez-vous?

La suprématie de l'argent est si peu contestée aujourd'hui, que toutes les puissances spirituelles ou temporelles baissent pavillon devant lui. Dernièrement, dans le sanctuaire de nos lois, à la chambre des pairs, un honorable membre, faisant l'application du fameux mot de M. de Talleyrand-Périgord, « les bons diners font les bonnes dépêches, » s'écriait que la cause de l'infériorité de nos représentants à l'étranger, infériorité avouée et qui rejaillit sur la nation, — c'était... l'exiguité de leurs traitements.

Parbleu ! j'y suis, si je représente mal, c'est que je suis mal appointé. Donnez-moi un denier de 20,000 fr. annuel, et vous me direz des nouvelles de mon ambassade sur cette boule manquée qu'on nomme la terre.

Mais je m'éloigne de mon sujet ; je voulais vous parler du dernier procès de M. Lacordaire et non pas de moi, garçon rangé qui ne fais pas plus de procès que de conférences. Ces braves conférences feront bientôt autant de bruit au palais que le *Désert* de M. Félicien David. Le procès de M. Marle n'était pas terminé, quand M. Brac de la Ferrière est venu mettre la main sur un autre délit. Cette fois, il ne reprochait plus aux éditeurs d'avoir dénaturé le texte : ce texte avait été reproduit sans l'autorisation de l'auteur, — M. Brac n'en demande jamais plus.

Les délinquants ont été condamnés, bien qu'ils eussent été engagés par M. Lacordaire à imprimer ces mêmes analyses, une première fois, dans l'*Univers religieux*. Ils étaient autorisés à publier dans un journal et non dans un livre. — Admirable distinction ! — L'avocat n'est pas mort chez le révérend :

il a simplement taillé la soutane dans la toge, et le bout du rabbat plissé perce souvent sous le scapulaire.

Ainsi, la parole de Dieu, comme on dit, n'est plus qu'une marchandise banale, dont peut seul profiter l'enchérisseur privilégié ? — Mais j'oubliais que le temps des apôtres est passé; un révérend paie ses impositions comme un simple particulier, et s'il veut vivre solitaire, les thébaïdes coûtent cher, — On les paie avec ses produits.

Je m'arrête, M. Brac verrait peut-être ici une contrefaçon des conférences.

Les discussions sur les chemins de fer continuent à remplir les colonnes de nos confrères du grand format. C'est donc bien décidé, notre pays sera bientôt sillonné de ces lourdes machines qui crient si faux et courent si vite. Qu'on me passe l'apostrophe; cette rapidité fabuleuse leur fait à peine pardonner, par nous autres artistes, leur détestable bruit et la vulgarité qu'elles vont jeter sur les plus poétiques choses.

La cigarette-raspail tue les passions ardentes ou douces, — le chemin de fer tuera le sentiment du paysage.

Et puis, il faut l'avouer, nous autres Lyonnais, citadins casaniers, nous ne connaissons guère que le chemin de Saint-Etienne, et toutes les lignes de fer du monde nous semblent inséparables des sites de Terre-Noire et de Givors : des lignes monotones, de longs peupliers décontenancés; au bord des eaux, des saules rachitiques, rabougris, boiteux, bossus, quelquefois ébouriffés à la manière des hercules de foire, chauves le plus souvent; — et qui ne le deviendrait à mirer une telle laideur du matin au soir et du soir au matin... et ça et là de rares frênes, légèrement abattus, ennuyés qu'ils doivent être de se trouver en si mauvaise compagnie.

Pourtant espérons qu'il n'en sera rien, — à moins que les rail-way n'enlaidissent ce qui se trouve sur leur passage, ainsi

que ces mauvais gnomes, noirs génies infernaux, qui desséchaient les campagnes que leur vol avait effleurées.

Le *Courrier de Lyon* a publié dernièrement une série d'articles fort grotesques, à propos du fouriérisme, qu'il écrit fouriérisme, probablement pour le railler. — Spirituel journal, va ! — Encore sous le coup de nombreux reproches de stérilité, cette honnête feuille avait sans doute à cœur de nous prouver sa faconde sur les sujets qu'elle ne connaît pas, à l'instar des maîtres-ès-journalisme. A ce compte-là, ses articles lui font honneur ; elle a été peu grammaticale, parfaitement ignorante, mais très proluxe. Que le *Courrier* reprenne donc son bonnet de coton et sa plume d'oie, ses lecteurs sont contents de lui !

S'il y avait encore une fée aux miettes, je lui demanderais d'être riche, et si j'étais riche, je m'abonnerais au *Courrier de Lyon* !

— Il est deux institutions, sans compter la chambre des pairs, dont chacun croit devoir médire. — Je veux parler de l'Académie et de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Citez le cénacle des quarante, ces seuls mots évoqueront les mots de Piron et tout une véritable érudition épigrammatique. J'ai connu un ennuyeux grimaud, de la force du *Courrier*, qui se serait cru déshonoré s'il avait été soupçonné de convoiter l'auguste fauteuil. — Cela ne diminue pas cependant la masse des candidats : Lorsqu'un littérateur quelconque, ayant pris femme et abdomen, éprouve le besoin de se faire une position, il se rappelle la maxime : Avec le ciel même il est des accommodements. — Cette pauvre étoile des braves n'est pas mieux ménagée, ce ne sont que madrigaux et quolibets. — Il semble que chacun prenne ses mesures pour le cas où il serait oublié. — Soyez tranquilles, il y en aura pour tout le monde !

La Légion-d'Honneur fut saluée ainsi à son aurore, aux beaux jours où l'empereur reçut ses 1,900 chevaliers, où

l'impératrice Joséphine distribua de ses belles mains les décorations aux notables de la Roër, dans la cathédrale des preux du moyen-âge ; mais s'il se trouvait alors des Ducis, des Népomucème Lemercier assez mal-appris pour refuser la distinction impériale, nos hommes d'aujourd'hui ont meilleur caractère : ils se fâchent, puis il se résignent. Tout le monde veut donner l'exemple de l'abnégation, et le nombre des martyrs s'en va grandissant : au commencement de l'année, un gouvernement barbare l'imposait à M. de Musset, le dédaigneux poète ; hier, M. Alphonse Karr la subissait.... Infortunés ! nos prières ne leur manqueront pas !

— Je ne vous dirais rien de l'incendie des Brotteaux, n'était une assertion erronée du journal *le Rhône*. Il affirme que 6,000 personnes entouraient l'espace embrasé et s'offraient à l'envi afin de former les chaînes. J'en suis fâché pour la population de notre ville, la charitable par excellence, mais quelques chaînes incomplètes apportaient seules des secours insuffisants, si dévoués qu'ils fussent, tandis que 10,000 curieux admiraient bruyamment les flammes en spirales, le ciel rouge, les reflets rouges, etc. — C'est peut-être à cause du poétique de l'incendie qu'on se gardait de l'éteindre. Le *Rhône* est trop optimiste ; à coup sûr le docteur Pangloss rédige ses articles. Il ne se souvient ni des maisons qu'on aurait protégées avec plus de bras, ni des pauvres incendiés qui pleuraient au milieu de la foule indifférente. Pour nous, nous n'avons pas hésité entre la prudente réserve de ce journal et la vérité, bien persuadés que lorsqu'il s'agit d'égoïsme, d'égoïsme révoltant, il vaut mieux flétrir que dissimuler. C'est là le vrai patriotisme et le plus courageux sans contredit.

Quand on veut détruire le mal, on doit d'abord le signaler.

— Que notre pensée se repose maintenant sur des faits plus consolants. Dans le courant du mois dernier, à quelques jours

de distance, deux portefeuilles contenant des valeurs importantes ont été trouvés par deux gendarmes et rendus à leurs propriétaires avec une exactitude, une probité dignes de tous éloges. — La gendarmerie est un sacerdoce comme un autre ; elle prêche vigoureusement l'amélioration de la société, et cette fois, on l'avouera, elle joint l'exemple au précepte. — Qu'on vienne donc encore molester le bon gendarme !

— Si la probité disparaissait de la terre, c'est chez le gendarme qu'on pourrait la trouver.

— Puisque je suis en train de faire des réparations, pourquoi ne parlerais-je pas du pêcheur à la ligne ? — N'est-ce pas l'homme le plus calomnié du monde, maintenant que le commis-voyageur, réhabilité par M. Alexandre Dumas, est estimé à l'égal du poète ? Oui, il est impossible de le cacher, le gendarme et ses rhumes de cerveau, le bedeau, l'épicier jouissent d'une considération qu'on refuse cruellement au paisible pêcheur. J'ai partagé comme tous la prévention commune, j'ai dédaigné ces parias de la société qu'on voit errer sur les parties désertes de nos quais, loin de l'agitation mercantile de la ville, --- véritables Bas-de-Cuir de la civilisation européenne ; --- mais il m'a été donné de rencontrer un PÊCHEUR A LA LIGNE, et je le dis hautement : le pêcheur à la ligne est un homme d'élite.

Celui qui dessilla mes yeux était remarquable à tous égards ; il offrait le beau idéal du genre : vaste casquette d'où s'échappaient, capricieuses, de rares mèches argentées, bas de filosselle, lunettes vertes qui voilaient mal un regard profond, --- type précieux, puisqu'il va disparaître, ainsi que toutes les poétiques choses. Pauvre ami ! quelle orageuse existence ! toutes les disgrâces de la fortune, il les avait essuyées ; ses illusions, --- il en avait eu beaucoup, --- étaient parties une à une, folle et joyeuse volée qu'effarouchaient les prosaïques réalités, --- et

dans son sourire mélancolique, silencieux, naïve réminiscence de Pattfinder, le chasseur de daims, semblait survivre encore un beau souvenir d'amour... Un jour j'écrirai son histoire et vous la placerez entre la Dernière Aldini, de Georges Sand, et le Dernier des Mohicans, de Cooper. Qu'il me soit permis pourtant, à titre de préface, de vous dire ici avec quelle admirable résignation il supporta les injures dont il fut accablé. Pendant que les gamins lui dérobaient ses amorces ou le poursuivaient de leurs méchantes plaisanteries, alors que le trop spirituel Daumier le calomniait à l'aide d'une série de charges paradoxales, lui, tranquille dans sa force, s'abandonnait sans sourciller à ses nobles préoccupations....

Un pêcheur à la ligne doit être observateur, plus observateur que M. de Balzac, et s'il est vrai que le génie ne soit autre chose que la patience unie à l'observation intelligente, notre paria est certainement un homme de génie.

--- De plus, il est essentiellement vertueux. Un être vicieux, bourrelé de remords, ne pêchera jamais à la ligne : sa main tremblerait. Lisez l'histoire !

A propos d'histoire, en commençant cette revue, j'avais la ferme intention de vous parler longuement de l'*Histoire de Lyon*, l'œuvre de notre rédacteur en chef, M. Eugène Fabvier; je voulais vous dire le noble style, les pensées nobles et fortes de l'Introduction, et constater un remarquable succès ; mais, en dépit de la plus vive sympathie, j'ai dû me rendre à de prudentes représentations : — sous la plume d'un ami, la louange est souvent maladroite, et dans tous les cas elle est toujours mal interprétée.



Au moment de cesser sa publication, la *Revue Sociale* remercie ses lecteurs, ses abonnés, du concours bienveillant

qu'ils lui ont si généreusement prêté. Les difficultés inséparables d'un premier essai, la défiance qui accueille trop souvent toute œuvre nouvelle et surtout l'insuffisance de ses moyens, ont dû lui créer mille obligations envers les fidèles, mais n'ont pas causé sa mort, ainsi qu'on pourrait l'insinuer déloyalement. Elle se suicide simplement, comme un Anglais, — moins le spleen, qu'elle a pu donner sans l'avoir jamais eu.

Toutefois cet holocauste ne sera pas stérile : on va si vite aujourd'hui, qu'une petite brochure, plus ou moins mensuelle, n'atteignait guère le but qu'elle s'était proposé : les absents ont toujours tort, et nous avons tort un mois durant. Aussi, la défunte lègue-t-elle sa succession et son expérience à un journal hebdomadaire, qui, plus complet, mieux préparé, sera plus efficace, et paiera les dettes de son auteur, — fait inouï de la part d'un héritier.

N'allez pas croire pourtant, à la gaité de ces lignes, que nous nous quittons sans tristesse. Nous aimions notre pauvre petite Revue comme on aime un premier-né, malgré ses écarts, son inexactitude d'écolier. Puis, il y a quelque douceur à s'entretenir avec des lecteurs qui peuvent être des amis inconnus, — et nous tremblons de rompre des liaisons commencées.... Espérons qu'il n'en sera rien, et qu'ailleurs, sur un autre terrain, nous deviendrons de vieux amis. Adieu donc et au revoir !

L. H.

Le direction de la *Revue Sociale*, qui passe à l'*Echo de l'Industrie*, journal hebdomadaire dont le prix est le même que celui de la Revue, prend l'engagement de servir avec cette nouvelle feuille tous les abonnements contractés pour le temps qu'ils ont encore à courir.

(Voir aux Annonces).

*Annonces.***L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE,****Journal des intérêts des travailleurs et de la
Classe ouvrière,****Paraissant tous les Samedis.**

Nous extrayons de la profession de foi le passage suivant :

« Les intérêts de l'industrie sont si vastes et se tiennent tellement les uns aux autres, que telle question vitale pour l'ouvrier devient par le fait de son développement d'une aussi grande importance pour le capitaliste, et que par là elle arrive insensiblement aux questions politiques. — Resserer ces questions politiques au cadre industriel, — Dévoiler les abus et les combattre, — Encourager les bonnes tendances, stigmatiser les coupables, — Prêcher l'accord des intérêts et montrer la solution facile des grands problèmes organiques de l'industrie ; telle est, en nous résumant, la tâche que nous venons prendre au sein de la presse, et l'on voit combien notre mission peut être féconde en résultats heureux. »

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et pour les échanges, au domicile du rédacteur en chef, M. EUGÈNE FABVIER, rue des Capucins, 20.

Les Bureaux sont à la Croix-Rousse, rue Duviard, 3,
au 1^{er}, quartier des Tapis.

Prix de l'abonnement :	Un an . . .	10 fr.	» c.
—	Six mois .	5	»
—	Trois mois	2	50
Hors du département		12	»
<i>Annonces, 15 centimes la ligne.</i>			

L'Echo de l'Industrie publiera successivement divers articles fort importants, ainsi qu'un roman complètement inédit.

Le Gérant responsable, l'un des Rédacteurs : ANTONY LUYRARD.

LA GUILLOTÈRE, imprimerie de J.-M. BAJAT, rue des Trois-Rois, 1.